

Introduction

Les philosophes sont là, parmi nous.

Ils n'ont pas fait que bâtir de grands systèmes conceptuels qui donnent du travail aux universitaires et érudits pour des siècles.

Ils ont aussi nourri un imaginaire du langage quotidien. Nous nous réjouissons à l'idée de partager les plaisirs de la table avec des épicuriens qui sauront les apprécier, nous critiquons l'esprit trop cartésien de celui qui cherche la logique partout, nous nous amusons d'un lapsus freudien qui semble trahir un désir inavouable tellement il est indécent... Bref, nous faisons inconsciemment référence à telle ou telle doctrine, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Or, comme Monsieur Jourdain, c'est parfois pour le meilleur mais aussi pour le pire que nous utilisons des références philosophiques sans savoir ce que nous faisons.

Constatons-le donc : la philosophie inspire le langage, notre langage. Elle permet donc de percevoir le monde, de le penser, de le parler, de le partager, de le sentir autrement car en sortant de l'immédiateté des sensations et de l'intimité de celles-ci, on renonce à une magie, à un silence qui ne questionne ni l'objectivité du réel ni la valeur des choses. S'arracher à ce silence modifie notre rapport au réel, et la philosophie tente d'en restituer la profondeur et les ambiguïtés en qualifiant un plaisir de « sadique », une vision d'« idéaliste », une ironie de « socratique ». Ces qualificatifs permettent de mesurer combien la philosophie parle du réel alors qu'elle est souvent caricaturée comme étant une réflexion

abstraite, une spéculation plus occupée à créer des systèmes sur un monde idéal nous disant comment devrait être le monde, jusqu'à à en oublier de l'expliquer.

Nous avons voulu évaluer le taux de conformité entre le sens courant de ces termes dans l'usage quotidien que nous en faisons tous et leur sens philosophique « authentiquement philosophique ». Pour ce, nous avons retracé les aventures de leur sens, c'est-à-dire mesuré le chemin parcouru par une formule, souvent en plusieurs siècles, entre sa naissance dans les cercles confidentiels de la philosophie et sa diffusion parmi le grand public. Les destins sont très divers, et les fortunes plus ou moins heureuses. Par simplification, il arrive qu'il se soit produit de grotesques contresens, comme c'est le cas pour un « bon épicurien » : alors qu'Épicure exhortait à un mode de vie fait de calcul et de modération, l'histoire en a retenu un goût immodéré pour toutes sortes de plaisirs (et pas nécessairement les plus raffinés). Le sens est parfois devenu flottant comme c'est le cas pour « l'amour platonique » où l'usage populaire de la formule dissimule une réalité bien complexe qui interroge la nature même de l'amour et la transitivité qu'elle contient. Dans d'autres cas enfin, le sens courant de la formule est resté très proche de sa signification originelle, comme par exemple lorsqu'on fait référence au scepticisme.

Comme ces expressions courantes en attestent, la philosophie est avant tout une réflexion sur la vie de tous les jours, et cette vie a besoin d'être nourrie par des analyses : on a besoin de penser le plaisir, le bonheur, l'amour, la ruse, l'engagement... Le besoin de philosophie est un besoin de comprendre notre monde, de clarifier sa pensée sur les choses. Elle cherche en ce sens à éclairer le réel car elle cherche à le rendre moins bête, à le faire parler, à l'arracher à son idiotie pour le faire voir autrement : Socrate, Descartes, Épicure, Platon, Machiavel, Nietzsche et tous les autres nous donnent plus que des mots, ils approfondissent le sens des choses. Ainsi, ce retour aux philosophes n'est ni une invitation à les adorer ni à militer pour l'un ou l'autre d'entre eux mais il permet de mesurer que, si les philosophes sont parmi nous, c'est avant tout pour provoquer notre propre pensée.

Il ne s'agira dans cet ouvrage ni de traiter les philosophes mentionnés comme des idoles dont il faudrait rétablir la sacralité ni de sanctionner les mauvais usages qui sont faits de leur doctrine© mais de voir comment

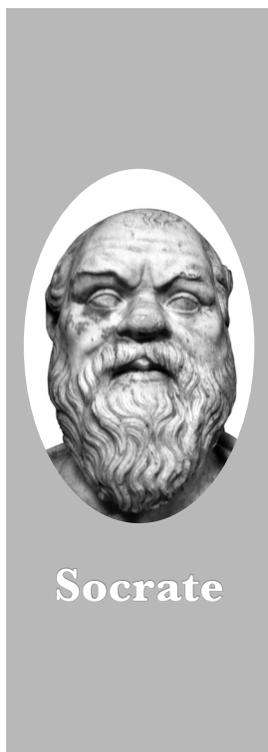
le passage du nom propre à l'adjectif a souvent occulté la vérité de la pensée de son auteur. Dès lors, il n'est nullement question de revenir au sens philosophique comme à un argument d'autorité mais, rendant aux philosophes ce qui leur revient, de dissiper les abus de langage et les faux sens qui leur ont été attribués afin de mieux penser en leur compagnie. Ainsi pourra-t-on se réapproprier son propre langage et sa propre pensée.

Même s'il adopte l'ordre chronologique d'un ouvrage d'histoire de la philosophie, le présent volume n'est donc pas qu'un ouvrage *sur* la philosophie. C'est d'abord et surtout une invitation à un exercice *de* philosophie.

Florianne Gani et Frédéric Manzini

L'ironie socratique

*Subtilement drôle ou insidieusement méchante ? L'ironie est
ambivalente et peut provoquer un rire étrange, à double tranchant,
qui déstabilise et insinue un doute. Mais cela suffit-il à en faire
une arme philosophique ?*



Souvent considéré comme le premier philosophe, Socrate (470-399) est sans doute aussi le plus célèbre d'entre eux. Il n'a pourtant jamais écrit d'œuvres, son souci de vérité le poussant à se méfier de tout ce qui pourrait, comme l'écriture, figer la pensée et trahir ce qui la rend vivante. Son enseignement se fait au gré des rencontres, par des dialogues au cours desquels il s'emploie à défaire les préjugés et les fausses certitudes. Les discussions qu'il menait à Athènes nous ont été principalement transmises par l'intermédiaire de Platon, qui a été l'un de ses élèves pendant plusieurs années. À cause de son ironie « piquante », Socrate est parfois comparé à un taon qui pique ses interlocuteurs pour les réveiller de leur inertie intellectuelle et mettre en mouvement leur pensée.

Cet empêcheur de tourner en rond a connu un destin exemplaire car, injustement condamné à mort pour impiété et pour corruption de la jeunesse, il n'a rien cédé sur ses convictions par souci de cohérence envers son choix de vie, pas plus qu'il n'a cédé à la possibilité de se sauver par respect envers les lois de la cité : figure martyre de la philosophie, il incarne le courage de la vérité.

● SENS COURANT ● ● ● ● ●

L'ironie est une forme détournée d'humour

Le langage est merveilleux. Il permet de dire une chose tout en faisant entendre le contraire de ce qui est dit, par antiphrase. S'exclamer « Quelle belle journée ! » quand chacun voit qu'il pleut des cordes, par exemple, revient exactement au même qu'à faire le constat qu'il fait un temps épouvantable. La différence se situe au niveau de la surprise qu'introduit la formule ironique, et son intérêt vient de son ambiguïté : entre esprit de sérieux et subversion, l'ironie bouscule l'interlocuteur qui, pendant un certain temps, ne sait plus sur quel pied danser. L'ironie perturbe et c'est cette inquiétude sur son sens qui en constitue le cœur : distincte du simple humour qui fait rire par dérision, l'ironie cherche aussi à faire réfléchir.

SENS PHILOSOPHIQUE

Socrate est le maître de l'ironie

Socrate est, en philosophie, le modèle de l'ironie par excellence. C'est le cas physiquement d'abord : réputé pour la laideur de ses traits, en contraste avec son âme, son corps incarne déjà l'ironie, comme pour rappeler la nécessité d'aller au-delà des apparences, d'apprendre à voir autrement, d'user d'un regard profond qui dépasse les canons de la beauté. Sa laideur scandalise et perturbe la belle idée grecque de la beauté comme harmonie tout comme il questionne l'essence de la beauté dans son dialogue *Hippias majeur*.

Mais c'est surtout par son esprit de subversion, vif et malicieux, que Socrate représente bien l'essence de l'ironie elle-même. C'est lui qui en montre toute la dimension critique dont, au-delà même de l'humour, elle peut être chargée. Maniant le verbe pour déstabiliser les certitudes de ses contemporains et pour critiquer le pouvoir de la rhétorique et l'autorité des sophistes, l'ironie saillante de Socrate lui permet d'interroger les croyances en provoquant une distanciation et c'est cet écart qui rompt les habitudes de pensée pour faire surgir le doute et faire naître la recherche de la vérité. C'est pourquoi l'ironie, propice à l'activité de la raison, est une véritable pratique de liberté et toute en légèreté, elle vient questionner toute prétendue possession de la vérité.

L'ironie comme méthode philosophique

Loin de vouloir enseigner la vérité, Socrate use de l'ironie pour y mener simplement en dialoguant avec les autres hommes. L'ironie socratique consiste alors en une perpétuelle remise en question des dogmes et des maîtres de vérité et si Socrate l'incarne, c'est que par son étrangeté, il n'appartient à aucun lieu et bénéficie d'un regard distant, non formaté, qui nourrit son esprit vif et tranchant. Parler d'ironie socratique, c'est insister sur un style, un art de vivre étrange. L'ironie bouscule en introduisant justement un décalage, un jeu entre ce qui est dit et ce qui est pensé, ou entre la croyance et la vérité : elle lutte contre toute pétrification de la pensée car elle interroge en laissant en suspens toute réponse définitive. Elle dérange l'ordre établi des évidences, elle invite à passer d'un sens à un autre comme le reprend la formule célèbre « je ne sais qu'une chose,

c'est que je ne sais rien », faisant de Socrate un maître paradoxal qui intrigue et qui se cache, qui livre une pensée oblique, qui invite à la méfiance, déclinant toute supposée maîtrise d'un savoir.

« Je n'ai pas d'autre but, en allant dans les rues, que de vous persuader, jeunes et vieux, qu'il ne faut pas donner le pas au corps et aux richesses et s'en occuper avec autant d'ardeur que du perfectionnement de l'âme. [...] Je suis le taon qui, de tout le jour, ne cesse jamais de vous réveiller, de vous conseiller, de morigéner chacun de vous » (Platon, Apologie de Socrate, 30a)

L'ironie romantique

Avec son ignorance plus ou moins feinte – après tout, qui sait ? –, l'ironie de Socrate joue sur les sens et se joue de l'interlocuteur. N'est-ce pas aussi inviter à un regard non seulement critique, mais désenchanté sur la prétendue vanité du monde ? Ce versant de l'ironie a été adopté par les romantiques allemands qui en ont fait une notion centrale dans leurs œuvres pour soutenir une position surplombante et critique vis-à-vis des choses, voire pour faire la part belle à la contradiction et au paradoxe. Ils profitent de l'effet de distanciation rendu possible par l'ironie pour éprouver leur liberté et leur souveraineté et se mettre eux-mêmes en scène. C'est ce que la pièce de Ludwig Tieck intitulée *Le monde à l'envers* (1798) permet de voir quand, par exemple, dans la scène 9 de l'acte II, l'aubergiste se plaint du manque de clientèle... et déplore l'évolution des intrigues théâtrales qui accordent de moins en moins de place à son personnage ! Sérieuse et humoristique à la fois, l'ironie permet de jouer sur différents tableaux : elle est autosuggestive, elle offre une réflexion sur les limites et sur le langage ainsi que sur la condition humaine. Bref, elle autorise le dépassement des cadres trop étroits des systèmes. Mais pour Hegel, cela n'est alors pas sans se placer comme un maître absolu relevant d'une suffisance typique d'un moi vaniteux qui jouit d'autant mieux de son propre génie qu'il peut accuser le reste du monde d'être figé dans ses conventions :

« De cette ironie de notre temps ; l'ironie socratique est bien éloignée ; son ironie comme celle de Platon a une signification limitée. L'ironie spécifique de Socrate est davantage une manière de converser, une attitude de sérénité affable : on ne saurait y voir cette pure négativité, ce comportement négatif... » (Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*)

Critique cinglante... et, pour le coup, sans ambiguïté ironique !

L'ironie comme complicité

On peut donc hésiter sur le sens de l'ironie ainsi que sur les intentions de celui qui en use. Ne correspond-elle pas à une stratégie visant à montrer son ascendant sur autrui ? Ce reproche porte sur la posture de celui qui utilise l'ironie et qui exploite son versant à la fois condescendant et destructeur. L'ironie peut être un instrument nihiliste et cynique qui se moque en permanence d'un monde en déclin quitte à dégénérer en pratique égotiste d'un moi qui a perdu toutes ses illusions et qui s'efforce de faire perdre à ses naïfs interlocuteurs celles qu'ils pourraient éventuellement encore avoir. L'ironie systématique devient une arme pour décaper les idéaux d'une comédie humaine et un pur jeu d'un je s'enorgueillissant d'être plus lucide que les autres.

Il devient donc nécessaire de distinguer deux usages de l'ironie : d'une part l'ironie désespérée qui détruit ce qu'elle vise, et d'autre part l'ironie socratique qui cherche non à détruire pour détruire mais à déstabiliser son interlocuteur pour le faire penser. Celle-ci n'est pas un jeu à vide mais elle se rapproche plutôt d'un « jeu sérieux » au service de la vérité irréductible par là même à tout scepticisme et à tout cynisme. A contrario, l'ironie socratique a une valeur « heuristique » dans la mesure où Socrate est en effet, un maître qui n'enseigne pas de savoir mais qui invite chacun à découvrir des choses par soi-même, qui provoque la pensée pour faire naître la vérité. C'est ce qu'on appelle l'art de la maïeutique, autrement dit l'art de faire accoucher les esprits, terme traditionnellement réservé aux sages-femmes mais que Socrate reprend à son propre compte pour désigner la manière dont il permet à son interlocuteur de découvrir lui-même les pensées dont il est le porteur :